

Noblesse innée, noblesse acquise

En étudiant la notion de « nobilitas » dans l'Empire romain du temps d'Auguste au VI^e siècle, Christophe Badel s'inscrit en faux contre la conception qui établit une continuité absolue entre noblesse romaine et noblesse du Haut Moyen Age

LA NOBLESSE DE L'EMPIRE ROMAIN
Les masques et la vertu
de Christophe Badel.
Champ Vallon, 512 p., 29 €.

Dans sa quête des origines de la noblesse dans l'Europe médiévale (*Naissance de la noblesse*, Fayard, 1998), Karl Ferdinand Werner ne remontait guère au-delà du IV^e siècle, prenant ainsi l'Antiquité tardive comme point de départ. Christophe Badel nous donne ici de façon magistrale le volet qui manquait en s'intéressant à la noblesse de l'Empire romain du temps d'Auguste au VI^e siècle.

Défi audacieux, car on pourrait penser que la notion de *nobilitas* se transforme avec le temps et qu'il n'y a plus grand-chose de commun entre le *nobilis* fier de sa lignée d'ancêtres de la fin de la République et le dignitaire de Constantinople, chargé de titres et de prédicats.

Erreur, montre Badel. Reprenant avec soin un débat historiographique qui n'a guère évolué depuis un siècle, il montre de façon convaincante que la *nobilitas* s'acquiert sous l'Empire comme sous la République par la naissance, soit dans une lignée patricienne, soit, pour les plébéiens, dans une famille qui aligne au moins un consul dans ses ancêtres. Au IV^e siècle, rien n'a changé, sinon que les préfetures de la ville et du prétoire s'ajoutent au consulat comme charges qualifiantes. Mais, dans cette société d'ordres (sénatorial, équestre, décourial), la *nobilitas* se distingue non par un statut, mais par une reconnaissance de l'origine. Il faut atten-

dre les années 370 pour que le mot entre dans le vocabulaire juridique et que la *nobilitas* se confonde avec le statut sénatorial. Innovation majeure, car jusqu'alors la noblesse ne coïncidait pas avec le Sénat, même si tout *nobilis* lui appartenait nécessairement. Cependant, c'est probablement dans les années 320-330 que la notion connut ce brusque élargissement, ce à quoi la strate supérieure du Sénat, celle qui jusque-là répondait seule à la définition de la noblesse, réagit par l'adoption du prédicat d'*illustris* pour se distinguer de la masse des sénateurs (les *clarissimes*). La notion subit donc un doublement, d'un côté une *nobilitas*-origine héritière du modèle républicain, de l'autre une *nobilitas*-statut annonciatrice des mutations du Moyen Age.

VERTUS CHRÉTIENNES

Durant près de six siècles, la *nobilitas* reste attachée à ses marques, les portraits d'ancêtres conservés dans l'atrium et exhibés lors des funérailles, les arbres généalogiques, les éloges publics des ancêtres : ainsi l'individu signale-t-il à la fois sa propre noblesse et son appartenance à un groupe privilégié. Si la procession des portraits disparaît au III^e siècle, désormais réservée aux seules funérailles impériales, il faut attendre le V^e pour que l'éloge funèbre passe de la compétence de la famille à celle de l'Eglise, mais l'épithète demeure d'une stabilité remarquable.

D'autres mutations s'imposent sans remettre en cause le modèle républicain de la *nobilitas* : l'éloquence remplace le talent militaire comme vertu éminente sous l'Empi-



COLLECTION G. DAGLI ORTI

Palais Massimo des Thermes, Fragment d'un sarcophage (vers 270) : procession pour l'entrée en fonction d'un Consul (détail)

re, et les vertus chrétiennes s'imposent au IV^e siècle sans grande difficulté, même si l'éloge de l'*humilitas* comme vertu noble par excellence prend le contre-pied de la tradition qui concédait volontiers aux nobles le droit à une certaine arrogance. Mais sur le fond, le modèle demeure d'une stabilité remarquable.

Badel montre aussi quels transferts se sont opérés avec le temps hors du groupe. Ainsi, à partir de Commode (180-192), l'épithète *nobilissimus* qualifie l'empereur et sa

famille, bien que le pouvoir impérial se soit approprié beaucoup plus tôt la pratique des images et des arbres généalogiques. L'opposition entre noble et homme nouveau conserve sa pleine force au III^e siècle, lorsque l'Empire passe entre les mains de familles n'ayant jamais exercé la fonction impériale, chacun des *novi* accédant à l'Empire pouvant s'enorgueillir de laisser la noblesse en héritage.

Mais les modèles créés par la *nobilitas* romaine subissent d'autres

transferts. Ainsi dans les noblesses provinciales, ces groupes hétérogènes qui comportent à la fois les *clarissimes* provinciaux et les membres de l'ordre décourial, petit Sénat conférant la noblesse à l'échelon local. Alors que l'ordre équestre échoua à se transformer en noblesse, les *honestiores* des provinces d'Occident, comme d'ailleurs les dirigeants des peuples barbares voisins, acquièrent cette *nobilitas* qui les intégrait aux couches les plus élevées. Seules les sociétés grecques,

fidèles à leur propre modèle de noblesse (*eugeneia*), restèrent étrangères à cette notion romaine, même quand la capitale se fixa à Byzance.

Pour ce que pèse la noblesse romaine, le contraste frappe d'emblée entre son immense prestige social et la minceur de son autorité politique, qui ne se manifeste que lorsque, par hasard, un usurpateur de la pourpre impériale appartient à la noblesse. Or cette carence fragilise à terme le groupe tout entier. En effet, si la noblesse romaine se maintient conforme à son modèle jusqu'au milieu du VI^e siècle, elle se délite ensuite rapidement, lorsque disparaît l'idée d'une fonction anoblissante. Ce peut être le fruit d'une fusion entre noblesse romaine et noblesse barbare, mais plus sûrement encore la conséquence de la disparition du Sénat.

S'inscrivant en faux contre les conclusions de Werner qui, appuyé sur une définition erronée de la *nobilitas*, voit une continuité absolue entre noblesse romaine et noblesse du Haut Moyen Age, Badel considère que le modèle romain périt corps et biens entre la seconde moitié du VI^e et le début du VII^e siècle, pour laisser place à un groupe aux contours mal définis, où critères moraux, apparentements et fonctions se conjuguent pour fonder une *nobilitas* étrangère à la tradition romaine. La thèse dérangera, mais il sera difficile de remettre en cause les analyses de Badel qui, par ce livre superbement écrit, conduit le lecteur à la redécouverte d'un groupe trop négligé tout en lui procurant un rare bonheur intellectuel.

Maurice Sartre

Vents changeants

Le « centre », de la Révolution à la Restauration

LA RÉPUBLIQUE DES GIROUETTES
1789-1815 et au-delà
Une anomalie politique :
La France de l'extrême centre
de Pierre Serna.
Champ Vallon, 576 p., 29 €.

Pierre Serna ouvre de façon originale et convaincante les voies à l'explication d'une culture politique à la française submergée par les extrêmes, de droite comme de gauche, au point d'avoir laissé peu de place dans la mémoire collective aux partisans de ce qu'il appelle le « centre », à ceux d'un parti « médian », « mixte », d'une troisième force dont la marque de fabrique serait celle de la raison et de la modération.

La figure allégorique qui dans l'histoire a largement contribué à cette occultation est celle de la girouette. L'homme-girouette est le traître par excellence, le corrompu le transfuge de toutes les causes, une sorte de sangsue du pouvoir qui s'épanouirait sur le cadavre de l'intérêt général. Si le motif de la girouette apparaît en 1815 avec le dictionnaire du même nom publié en juillet par le publiciste Alexis Eymery, à l'issue des convulsions politiques inhérentes à la succession rapide des régimes – quatre en un peu plus d'un an, et autant de serments – celui-ci traverse toute notre histoire politique et sociale. Autour de l'image polémique de la girouette – et du vent toujours changeant qui l'accompagne – s'agrègent comme à un aimant autant de questions qui sont celles d'un XIX^e siècle lent à terminer la Révolution : celle des rap-

ports de l'éthique à la politique, de la meilleure république possible et de la meilleure façon de la servir.

La rupture de 1789, la transformation d'une société d'ordres et de corps en autant d'individus-citoyens isolés, la désagrégation des anciennes valeurs engendrent de l'inquiétude, et de cette inquiétude naît la controverse.

CONTRE-FIGURES

En remontant le cours de l'histoire, de la Restauration au Directoire, en entrecroisant ses sources – littéraires et politiques – en convoquant une foule de textes peu connus voire méconnus, Serna nous invite à saisir tous les enjeux d'une histoire culturelle du politique à partir d'une simple figure de combat. Celle-ci, comme en une efflorescence, engendre autant de contre-figures qui toutes apportent des éléments de réponses à la question centrale de la construction de l'Etat comme de l'inclusion du social au politique. De ces contre-figures restées dans l'ombre, Serna exhume l'histoire enfouie de la conversion face à la trahison, de la transition face à la rupture, de la modération face à la violence, en esquissant une lecture fine, neuve et convaincante d'une écriture politique précisément marquée au fer rouge du chiffre de nos antagonismes, de nos clivages et de notre dualité. Ce nouvel opus du biographe d'Antonelle (éd. du Félin, 1997) vaut mieux que son sous-titre. Derrière la notion d'« extrême centre », paradoxale et volontairement provocatrice, on trouvera des trésors de science et de subtilité.

Emmanuel de Waresquiel

INSCRIRE ET EFFACER
Culture écrite et littérature
(XI^e-XVIII^e siècle)
de Roger Chartier.
Gallimard/Seuil,
« Hautes études », 224 p., 22 €.

Comme un cabinet d'amatour, qui rassemblerait des livres et non des peintures ou des sculptures, selon une logique que le lecteur est invité à découvrir, ce recueil de Roger Chartier propose, en une série de tableaux successivement consacrés à Baudri de Bourgueil, Cervantès, Ben Jonson, Cyrano de Bergerac, Richardson, Goldoni et Diderot, d'entrelacer deux approches qui s'ignorent d'ordinaire : « D'un côté, la compréhension et le commentaire des œuvres ; de l'autre, l'analyse des conditions techniques ou sociales de leur publication, circulation et appropriation. » Pour s'émanciper ainsi du partage ruineux entre compréhension et description, entre herméneutique de textes arrachés à l'histoire et histoire sociale des formes sous lesquelles ceux-ci se donnent à lire, Chartier choisit de revenir à quelques-uns des textes littéraires où l'écriture se prend elle-

même pour objet et décrit l'apparence matérielle qu'elle revêt, les supports qu'elle couvre, les acteurs qu'elle convoque pour voir le jour et circuler, les lecteurs qu'elle image et qu'elle sollicite.

En expliquant, par exemple, ce que sont les petites tablettes recouvertes de cire ou d'enduit sur lesquelles il jette les premières ébauches de ses délicates poésies avant que son scribe ne les transcrive sur parchemin, Baudri de Bourgueil révèle très précisément les ressorts et les conditions sociales de l'échange lettré de son temps : l'opposition entre composition et transcription, la proximité entre la lecture et le chant, le lien entre l'écriture, la mémoire et l'amitié réciproque...

PROCESSUS COMPLEXE

De même, la visite imaginaire de Don Quichotte dans un atelier d'imprimerie de Barcelone multiplie les indications sur les métiers du livre au début du XVII^e siècle. Et en mettant le héros en présence de la suite apocryphe du premier tome de ses propres aventures, rédigée par Alonso Fernandez de Avellaneda et parue en 1614, dans une mise en abyme spectaculaire qui brouille la

frontière entre le monde du lecteur et le monde du livre, elle dévoile également tout un pan des pratiques éditoriales de l'époque moderne où rien ne venait assurer la propriété de l'auteur sur son propre texte.

Roger Chartier peut alors en apporter une illustration ultime et paradoxale avec l'interprétation enthousiaste que Diderot propose en 1761 des romans épistolaires de Samuel Richardson : comme celui-ci prétendait n'avoir fait que publier des lettres écrites par ses propres personnages, les héros de la fiction devenaient les contemporains des lecteurs, des êtres de chair et de sang auxquels on pouvait s'identifier ou porter intérêt, justifiant par là le projet de Diderot qui inversait les principes du jugement esthétique dominant en louant le roman – et donc la fiction – pour sa capacité à proposer des exemples de comportements. Mais, du coup, précisément pour la même raison, il s'avère difficile « de concilier la fable de la correspondance trouvée par hasard, qui fait des personnages les véritables auteurs du livre, et l'affirmation décidée de la propriété de l'écrivain » en faveur de laquelle Diderot s'engage alors dans un tex-

te décisif rédigé en 1763-1764 à la demande de la corporation des libraires.

Relire les ouvrages qui parlent d'eux-mêmes, de leurs auteurs, de leur commerce, de leurs lecteurs, non pour y célébrer le génie éternel des grands textes et des grands auteurs, mais pour y retrouver une histoire particulière du livre moderne : tel est le pari, placé en partie sous le signe de Borges, de ce livre lumineux qui égare le lecteur dans la fiction littéraire pour mieux le conduire à comprendre que notre conception de l'œuvre ou de l'écrivain est bien le produit de l'histoire. Ce n'est qu'au terme d'un processus infiniment complexe où furent en jeu à la fois le statut de l'homme de lettres, la protection du droit d'auteur, la professionnalisation des métiers du livre que l'œuvre s'imposa comme « une chose immatérielle », indépendante des formes concrètes qu'elle pouvait revêtir temporairement, et dont il fallait préserver la pureté contre les altérations extérieures.

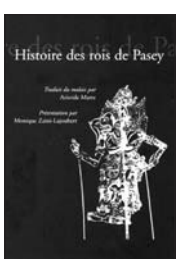
Olivier Christin

★ Roger Chartier collabore au « Monde des livres »

Une histoire particulière du livre

Quand l'écriture, en se prenant elle-même pour objet, témoigne de son époque

ZOOM



■ HISTOIRE DES ROIS DE PASEY

Une nouvelle perle au catalogue d'Anacharsis ! Cette chronique malaise de la fin du XIV^e siècle, entre histoire et légende, tient autant de la fable que de la chanson de geste. Naissance, apogée et disparition du sultanat de Samudra-Pasai – dont Sumatra tient du reste son nom –, premier Etat indonésien à adopter l'islam. La traduction – de 1874 ! – est très intelligemment présentée et son information judicieusement amendée au fil des notes. Guerres fratricides, amours impossibles, folies incestueuses, conspirations et assassi-

nats... A cette intrigue romanesque ne manque pas même un finale tragique, le destin se révélant inexorablement impitoyable. Au fil des pages, c'est tout un monde englouti, entre aires chinoise et indienne, qui émerge, fascinant et prenant. Une invite unique à rencontrer, sinon découvrir, la civilisation médiévale de l'Insulinde. Ph.-J. C. Traduit du malais par Aristide Marre, présentation de Monique Zaini-Lajoubert, éd. Anacharsis, (7, chemin du Boulodrome, 31200 Toulouse), 160 p., 15 €.

■ LES THERMIDORIENS,

de Jean Tulard
Référer tous terrains des études napoléoniennes, Tulard ne manque pas de panache à rouvrir le dossier des thermidoriens, ces conventionnels qui avaient échappé aux purges

robespierristes, interrompues le 9 thermidor, devenus les maîtres de l'heure quand le Directoire propose une autre pratique républicaine. S'il reconnaît d'entrée le « miracle » de l'œuvre consulaire, il s'attache à restituer le bilan d'un temps décrié, parenthèse caricaturée depuis les foudres de Michelet. Sans viser à réhabiliter un moment très heurté, il propose, plus que l'histoire d'une « impossible stabilisation », l'établissement du bilan d'une œuvre déterminante pour les fondations de Bonaparte. A retenir notamment, outre les présentations économique ou administrative, la méconnue séparation de l'Eglise et de l'Etat, proposée par Boissy d'Anglas aux derniers temps de la Convention, et adoptée par le décret du 3 ventôse an III (21 février 1795). Ph.-J. C. Fayard, 528 p., 25 €.

■ VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES DU LIBAN,

de Jean-Marie Blas de Roblès, Dominique Piétri et Jean-Baptiste Yon
Voilà l'instrument indispensable pour une visite approfondie et intelligente du Liban, qui ne se contente pas des sites majeurs (Tyr, Byblos, Baalbek), mais sait conduire jusque dans les villages reculés de la montagne. Cela seul permet de comprendre la cohérence d'un ensemble archéologique exceptionnel, où la splendeur des villes antiques s'appuie sur la mise en valeur d'un arrière-pays minutieusement exploité. Organisée selon les secteurs géographiques, avec une riche iconographie, c'est là une magnifique présentation du Liban antique et médiéval, hors des sentiers battus. M. Sa Edisud-Librairie Antoine (Beyrouth), « Archéologie », 216 p., 35 €.